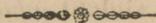


CHAPITRE TREIZIÈME.



LA MORT DE MARIE D'ORANGE,

Le 28 décembre 1694 mourut à Londres, à l'âge de 33 ans, Marie d'Orange, reine d'Angleterre. Le dernier son de sa voix mourante fut un hommage rendu à la grandeur de son époux et à la vérité du christianisme protestant ! La croyance à la victoire glorieuse du protestantisme l'avait inspirée toute sa vie, l'avait attachée à Guillaume III, l'avait séparée pour toujours de son infortuné père, Jacques II.

Elle se croyait élue par la Providence pour défendre la liberté religieuse contre l'intolérance du culte catholique, croyance qui avait été nourrie

dans son cœur par son conseiller, le plus fervent des calvinistes du xvii^e siècle, le chef de l'école des réfugiés huguenots, le ministre *Pierre Jurieu*. C'était encore un Français banni de sa patrie par le fanatisme religieux ! Jurieu, écrivain ingénieux, historien spirituel et savant¹, était doué d'un caractère énergique, violent même, et de cette profonde conviction, de ce brûlant enthousiasme qui domine et entraîne la sensibilité douce et tendre des cœurs féminins ! Ses mœurs étaient honnêtes et vertueuses, ses manières dures, âpres, repoussantes, son langage orgueilleux, passionné, son naturel irascible et aigri par les souffrances de l'exil ! Vrai sectaire anglais à côté d'une femme douce et tendre, sensible au malheur d'autrui ! On ne pardonnera jamais à Jurieu son inique conduite envers son illustre compatriote, le plus grand des dialecticiens français, l'immortel philosophe Pierre Bayle. L'indigne condamnation du

¹ Son meilleur ouvrage est l'Histoire critique des dogmes et des cultes, Amsterdam, 1704.

magnanime défenseur de la liberté philosophique rappelle à la chrétienté la triste histoire de Jean Calvin et de Michel Servet !

Jurieu avait rendu au roi Guillaume d'importants services en ralliant autour de son drapeau les nombreux ennemis de Louis XIV, et en lui procurant l'appui du célèbre grand-pensionnaire Antoine Heinsius.

Mais revenons à son aimable protectrice, la reine Marie d'Orange. Rien de plus attristant que de lire les pamphlets injustes et cruels du parti jacobite ! Nous n'y voyons qu'un tissu d'absurdes impostures et de calomnies infâmes ! Ces odieux libelles soulèvent l'indignation de tout ami de la vérité et de la justice, en outrageant cette reine si pure et si magnanime, ce caractère si plein de dévouement et de vertu ! Ils insultent sa personne par le nom flétrissant de Jezabel ; ils la comparent sans cesse à Tullie, à cette reine barbare et impitoyable, à cette fille parricide qui fit passer son char sur le corps sanglant de son père !

Les courtisans de Louis XIV n'épargnèrent pas

non plus la femme de l'usurpateur Guillaume d'Orange. Racine venait de faire représenter *Athalie*, ce délicieux cantique en l'honneur de l'hérédité royale et du culte légitime. Mais on n'admirait pas, à la cour de Versailles, le génie sublime du poète immortel; on était insensible à la magie de son style et à l'harmonie de ses vers enchanteurs. Ce magnifique chef-d'œuvre de poésie dramatique, on ne le regardait que comme une froide allusion politique, allusion ignoble et mesquine!

Athalie, disait-on, la superbe et farouche Athalie, ne ressemble-t-elle pas à Marie d'Orange, la femme idolâtre, la reine sans cœur qui avait porté atteinte aux droits antiques du jeune prince de Galles, du prince légitime. Qui ne retrouve, s'écriait-on, les traits de l'hérétique *Jurieu* dans le personnage de Mathan, ce prêtre exécration dévoré par la soif des grandeurs et des richesses? Et l'infortuné fils du roi légitime et le malheureux prince de Galles, qui ne le reconnaîtra dans l'aimable Joas, cet enfant innocent qui remporte à la fin la victoire sur la rébellion et sur l'hérésie?

« La princesse d'Orange, écrit un publiciste du xvii^e siècle ¹, a monté sur le trône d'Angleterre par un parricide et par un fratricide volontaire, ayant imité l'exécrable reine Athalia et l'abominable Romaine Tullia, femme de Tarquin et fille du roi Servius Tullius. Celle-là, en Samarie, se voyant sans enfants, voulut faire périr tous ceux de la lignée royale, et il n'y eut que le prince Joas qu'on déroba à sa fureur, pour monter sur le trône, ainsi qu'il est écrit au iv^e livre des Rois; et celle-ci, dans Rome, fit passer son char sur le corps de son père. »

« Puisque c'est pour régner, prends le plus court chemin ;

« Ne crains pas de passer sur le corps de mon père ,

« Ce n'est pas une affaire ,

« Disait à son cocher la femme de Tarquin ;

« Fais-toi voir en nos jours une fille plus dure ,

« Pousse sans nul égard ton orgueil plus avant ,

« Et foulant à tes pieds le sang et la nature ,

« Passe, afin de régner, sur ton père vivant. »

¹ C'est grâce aux recherches savantes de M. Capefigue que le vieux document dont nous donnons un extrait, a été sauvé de l'oubli. Voyez le bel ouvrage de M. Capefigue, Louis XIV, son

Qu'on se figure l'impression funeste que devaient produire sur le cœur d'une jeune femme ces accusations d'un fanatisme perfide ! elle, qui avait soutenu, avec un dévouement et une force admirables, le fardeau du gouvernement pendant la longue absence de son époux, elle fut la victime des haines religieuses et des préjugés politiques !

L'archevêque Tennison, le digne successeur du savant docteur Stillingsfleet, reçut la triste mission d'annoncer à la reine sa fin imminente. L'évêque se rapprocha du lit de mort, les yeux remplis de larmes. « Rien ne trouble ma conscience, lui répondit Marie d'Orange d'une voix douce et calme, quel motif pourrais-je avoir de craindre la mort ? »

Jacques II, apprenant la nouvelle du trépas de sa fille, pria son protecteur, le roi de France, de ne pas prendre le deuil et d'interdire toute marque de douleur aux parents français du prince

d'Orange. « On obéit et on se tut, raconte le duc de Saint-Simon ¹, mais on trouva cette sorte de vengeance petite. »

Guillaume fut vivement touché de la perte irréparable d'une épouse si noble et si dévouée, si tendre et si vertueuse. La douleur accabla son corps faible et fatigué, et il fut malade pendant quelques jours.

Nous n'imiterons point la foule nombreuse des historiens qui se délectent aux mornes descriptions des pompes funèbres et des cérémonies de condoléance. Nous nous bornerons à dire que le lord-maire, les aldermen et le conseil municipal de Londres résolurent solennellement d'ériger une statue à la mémoire de Marie d'Orange, reine d'Angleterre.

Disons maintenant un mot de son extérieur, dont la beauté répondait, en tout, à l'élévation de ses qualités morales ! Sa physionomie était digne

¹ Mémoires complets et authentiques du duc de Saint-Simon, publiés par M. le marquis de Saint-Simon. Paris, 1829. Vol. I, p. 266.

et imposante, ses yeux étaient grands et d'une douceur mêlée d'éclat; elle avait le front pur, calme et serein, la bouche mignonne et riante. Son langage était bienveillant et modeste. Elle ne connaissait qu'un seul orgueil, le noble orgueil de la vertu.

Son jugement sain et juste était embelli par les charmes de la poésie et ennobli par le goût des beaux-arts. En fait de religion, il est vrai, elle restait fidèle aux pratiques de dévotion, à ces pratiques inutiles qui sont le passe-temps des oisifs et la vertu des bigots! Mais ne voit-on pas souvent les esprits les plus éclairés persister, par accoutumance, dans les douces occupations de leur jeunesse superstitieuse?

Quoi qu'il en soit, elle ne laissait jamais empoisonner son jugement par l'esprit d'intolérance du clergé anglican; sa nature noble et vraiment religieuse l'emporta toujours sur les doctrines de persécution!
